

CONFERENCE	FOOD AND AGRICULTURE ORGANIZATION OF THE UNITED NATIONS	C 69/LIM/1 26 septembre 1969
CONFÉRENCE	ORGANISATION DES NATIONS UNIES POUR L'ALIMENTATION ET L'AGRICULTURE	
CONFERENCIA	ORGANIZACION DE LAS NACIONES UNIDAS PARA LA AGRICULTURA Y LA ALIMENTACION	

QUINZIEME SESSION

Conférence Mc Dougall 1969

PROBLEMES PLANETAIRES

par

ALBERTO LLERAS CAMARGO

CONFERENCE McDOUGALL

10 novembre 1969

Alberto LLERAS CAMARGO

PROBLEMES PLANETAIRES

Tant qu'il y aura des hommes, l'année 1969 vivra dans les mémoires. C'est en 1969 qu'a eu lieu le voyage de la terre à la lune, nouvel épisode de la grande révolution commencée à Hiroshima, il y a vingt-quatre ans. Il est possible que, comme dans le cas de l'explosion atomique, les répercussions s'en fassent sentir après bien des années. En effet, ce qui compte, c'est l'incidence de ces événements énormes sur l'intelligence et la sensibilité des hommes. Il y a, par exemple, dans ce dernier épisode un moment qui influera, plus que tout autre instant de cette grande aventure, sur l'humanité des temps à venir: arrivés à la moitié du voyage sidéral, les astronautes décident d'offrir aux peuples de la Terre un spectacle qui, eux-mêmes, les saisit et les émerveille: à travers l'un des hublots de la capsule, se montre la lune, leur ultime objectif, telle que l'ont connue jusqu'ici les quelques privilégiés disposant d'un télescope, mais d'apparence plus minérale, avec les perforations innombrables de sa peau livide et pustuleuse, les mers sombres, les cratères et les vestiges pétrifiés d'un antique déluge de substances en feu; de toute évidence, un monde mort, silencieux et désert. Les astronautes placent ensuite la caméra à un autre hublot et nous octroient le spectacle de la terre ronde, azurée et claire sur les bords, agitée par les courants de l'air en mouvement, et, entre des amas de nuages et de turbulences indéfinissables, des morceaux de continents, la teinte brûlée des déserts, le bleu profond des océans, les neiges de l'Arctique. La terre, même incomplète, croissante ou décroissante est évidemment vivante. Si pour la première fois elle apparaissait à nos yeux dans un invraisemblable voyage spatial, nous n'aurions guère à réfléchir pour comprendre que cette boule enveloppée d'un manteau d'atmosphère, qui va, sage et prudente, en rechauffant toutes ses faces au soleil, sert de refuge à la vie organique dans un bout d'univers qui paraît n'en abriter aucune autre. Seulement, comme le rappelle le savant écologiste Cole dans un article récent, il serait très bon de se demander "Y a-t-il une vie intelligente sur la terre?".

Pour la première fois, nous sommes obligés de donner une solution immédiate à des problèmes planétaires qui depuis longtemps existaient à l'état larvé sans qu'il fût tenu grand compte de leur nature et de leur importance. Le moment est venu de prouver qu'il existe réellement une vie intelligente sur la terre. En effet, il ne serait pas difficile, pour la première fois, de faire comprendre aux humains, quelles que soient leur ignorance ou leur vanité, qu'il faut défendre cette palpitation cosmique isolée qui pourrait disparaître aussi facilement qu'elle est apparue, apparemment par un de ces hasards prodigieux de l'univers.

Jusqu'ici, l'humanité a consommé les réserves minérales, végétales et animales de la planète avec une imprévoyance barbare, peut-être avec la conviction intime que, contrairement à toute évidence théorique, elles sont inépuisables. Elle n'a rien fait, rien inventé qui n'aboutisse à une destruction assurée des ressources naturelles, renouvelables ou non renouvelables mais toujours nécessairement limitées. C'est maintenant seulement qu'elle commence à douter de son immortalité en tant qu'espèce, comme le remarque Koestler. C'est peut-être pour cette raison que s'élèvent jour après jour les voix des prophètes de la catastrophe finale, des Apocalyptiques qui voient partout les signes d'un inévitable désastre. Triste chose, cette clameur des Cassandres cosmiques qui habituent les gens à leurs sombres vaticinations et ne préparent pas la génération présente à prendre quelques mesures de précaution qui peut-être seraient suffisantes. Avec l'exagération habituelle du monde scientifique et son goût furieux de tout pousser à l'extrême, ils n'admettent aucune possibilité de salut par l'application systématique de l'intelligence et de la bonne volonté aux conflits de notre temps et ils se débattent entre deux excès: négation de la catastrophe, impossibilité de faire quoi que ce soit pour éviter la catastrophe. Certes, il est difficile de penser en termes modérés: elle est si brève, la vie individuelle, que l'homme se montre dur et insensible devant les maux qui peuvent se produire en dehors des limites probables de sa vie éphémère.

On n'a pas eu jusqu'ici l'occasion d'examiner de façon valable les problèmes généraux de l'humanité et en premier lieu de sa survie; il s'agissait toujours de problèmes de tribu, de nation, de classe ou de groupe. Les questions qui se posent aujourd'hui sont bien différentes: peut-il exister un pouvoir politique capable de prendre la décision de détruire les pays adversaires et d'infecter l'atmosphère que respirent les autres au moyen de retombes nucléaires? Doit-on permettre que la croissance effrénée de la partie la plus pauvre, la plus inculte et la plus déshéritée de l'humanité prépare une crise d'une ampleur sans précédent? Peut-on tolérer la faim dans de grands secteurs de la population terrestre? Est-il possible de produire, traiter et distribuer les aliments indispensables à la population probable de la planète dans dix ans, dans vingt ans, à la fin du siècle? Peut-on laisser se poursuivre la dévastation du sol, la corruption de l'air et de l'eau, uniquement parce qu'elles sont nécessaires à une industrialisation vorace? Est-il possible qu'un déséquilibre écologique se produise brusquement? L'urbanisation ne va-t-elle pas compromettre sérieusement, à force d'agglomération, de pollution et de tensions psychologiques, la santé mentale et physique d'une bonne partie de l'espèce, et peut-être de la partie la plus intelligente? S'il faut, comme cela est très probable, nous organiser davantage pour faire face à ce désastre imminent, la nouvelle génération anarchiste l'acceptera-t-elle? Est-elle en mesure, avec sa philosophie molle et chaotique, d'assumer la responsabilité de l'inévitable gouvernement mondial?

Il serait difficile de nier que ces interrogations si souvent répétées traduisent l'essentiel des problèmes réels de l'humanité à l'ère nucléaire. Il y a sans doute bien d'autres problèmes, et très graves, qui ne figurent pas dans cette liste succincte. Fait-on un effort sérieux pour y faire face et proposer des solutions? Oui, en partie. Il faut cependant reconnaître que leur caractère technique provoque les réactions de la sous-espèce turbulente des savants qui, de nos jours, ne vivent pas loin des passions et des intérêts immédiats des hommes mais au contraire se compromettent bien souvent avec des philosophies, des politiques et des conceptions religieuses de façon à nous faire douter de leur impartialité et surtout de leur sagesse. Un enchanteur sceptique de la fin du dix-neuvième siècle disait "les sciences sont exactes, mais les savants confondent tout". On peut ajouter aujourd'hui qu'ils se trompent, avec une fréquence accablante, sur ordre de leur parti, de leur classe ou de leur église.

Il y a par exemple un thème qui peut difficilement être traité entre scientifiques sans provoquer des tempêtes. C'est celui de la population. Or, ce devrait être un des plus faciles. Il s'agit simplement de savoir si et jusqu'à quel point la pression d'une population croissante sur la terre est supportable. Or, ceux qui s'embarquent naïvement dans cette galère constatent que toutes les positions ont été prises et que la bataille se livre, de façon surprenante, entre Malthus et Marx. Leurs épigones se battent avec ardeur et se livrent au jeu innocent mais barbare de "fouetter les chevaux morts" comme dirait l'auteur de The Ghost in the Machine. Il n'y a jusqu'ici aucune raison de croire que les projections formulées au sujet de l'accroissement de la population mondiale ne sont pas valables dans l'ensemble. Il est certain que, du milliard existant avant les premières découvertes de Pasteur, chiffre vers lequel l'humanité avait laborieusement progressé depuis l'an un de notre ère où il n'y avait pas plus de 250 millions d'êtres à sauver par le sacrifice du Christ, nous sommes passés à 2 milliards en 1925 et à 3 milliards en 1965. D'après les évaluations les plus probables de la population mondiale en 1969, le monde paraît avoir atteint, à peine en quatre ans, 3 milliards 551 millions d'habitants et en l'an 2 000, selon deux projections des Nations Unies, il pourrait en contenir 7 milliards et demi ou dans l'hypothèse la plus modérée 6 milliards 130 millions. A partir de là, nous nous trouvons devant une courbe exponentielle qui monte presque à la verticale de sorte que, trente-cinq ans après le début du treizième millénaire, la population aura doublé de nouveau pour atteindre 14 milliards d'êtres humains. Aucun de ces chiffres ne fut imaginé même par ceux qui, à la fin du dix-huitième siècle comme Malthus ou, au milieu du dix-neuvième siècle comme Marx, présentèrent leurs thèses dogmatiques sur l'insuffisance inévitable des produits alimentaires pour l'espèce en plein accroissement ou sur le recours à la révolution sociale pour surmonter ces difficultés. Le vieux Malthus, dédaigneusement surnommé le prêtre par Marx, fut traité ignominieusement par le nouveau révolutionnaire qui, en l'accusant de fausseté et de plagiat, s'amusa lui aussi à fouetter les chevaux morts. Mais tout cela n'a rien à voir avec ce qui se produit actuellement. La démographie authentique commence à peine de nos jours, en tant que science, et c'est une science prévoyante, prudente, presque timide qui enregistre les statistiques mais refuse d'en tirer des conclusions. Cependant, les empiriques prévoient que, si les choses continuent comme elles vont et comme elles paraissent venir sur nous, le grand problème de l'humanité n'est pas de se nourrir - bien que celui-là aussi doive se pousser comme le sait très bien la FAO - mais d'absorber cet accroissement démographique si rapide sans que sa dignité, sa décence, sa liberté soient compromises. Et voici l'autre grande question de notre temps: quelle solidarité existe-t-il entre tous les membres de l'espèce pour résoudre les dures alternatives d'un accroissement vertigineux de ce genre et en quoi consiste-t-elle?

En effet, il ressort nettement des faits connus que les peuples qui augmentent à un rythme prévu auparavant sont les moins développés, les plus pauvres, les moins éduqués, ceux qui souffrent le plus gravement de la faim sous ses formes les plus dramatiques. Cet accroissement démographique si rapide, qui historiquement paraît un phénomène subit, s'explique lorsqu'on compare les peuples de l'hémisphère Nord et ceux de la zone féconde qui va entre les tropiques du Cancer et du Capricorne: on voit clairement que l'apparition des remèdes miraculeux de ce siècle a eu des résultats presque fantastiques sur des populations décimées jusque-là par toutes les maladies et épidémies tandis qu'elle a eu bien moins d'influence dans les pays où ces fléaux n'existaient pas ou avaient été limités dans leurs effets destructeurs. Pour parler de la région que je connais le mieux, je citerai l'exemple de l'Amérique latine tropicale où les sulfamides, les antibiotiques et les campagnes massives de lutte contre la fièvre jaune et la malaria ont brusquement réduit la mortalité alors que la population continuait à se reproduire avec la même rage de survie que pendant les siècles antérieurs, en particulier dans les campagnes où on ne connaissait pas et on ne connaît pas encore les systèmes anti-conceptionnels et où l'on juge maudite toute union stérile. La situation n'est pas différente dans d'autres régions attardées de la planète comme l'Asie, l'Afrique, et les îles de l'Océanie.

qui devront absorber d'ici le début du XXIème siècle la majeure partie de cet accroissement démographique sans précédent. Assurément, les grands espaces vides de notre planète se trouvent sur quelques-uns de ces continents, et il est techniquement possible qu'ils accueillent bien davantage d'habitants qui vivraient d'une agriculture susceptible d'augmenter sa productivité. Il est donc faux, l'argument de la densité démographique, qu'on emploie au moins aussi souvent que celui des ressources alimentaires inépuisables qu'offrirait le plancton marin. La majeure partie de ceux qui s'occupent pour la première fois de ce problème considéré comme un problème neuf et non comme celui de Malthus ou de Marx, parlent de la rapidité de l'accroissement, du taux actuel d'accroissement et non du nombre optimal d'habitants au kilomètre carré que l'humanité devrait se permettre au cours des prochains siècles. Ils estiment en conséquence que promouvoir le contrôle volontaire des naissances, en dispensant l'instruction et les moyens nécessaires pour le pratiquer librement, doit constituer une politique souple et transitoire adaptée à la situation de chaque région mais ne suivant pas simplement les intérêts politiques nationalistes, les révolutions ou les dogmes religieux. En d'autres termes, il n'y a aucune raison de maintenir la majeure partie des hommes dans l'ignorance de ce problème essentiel de l'humanité en attendant qu'éclate une révolte provoquée par la faim, dont les conséquences ne pourraient être que catastrophiques pour tout ordre qu'on prétendrait édifier sur la base de cette hypothèse monstrueuse.

Il est également certain que la pression démographique n'est pas toujours nuisible et qu'elle a jusqu'ici été plus favorable que dangereuse pour le développement: les pays peu développés ont réalisé en général des progrès notables depuis que les maladies endémiques et autres fléaux ont été combattus efficacement, depuis le début de ce qu'on appelle, et ce n'est pas une plaisanterie, l'explosion démographique. Au début de la courbe de croissance, il y a vingt ou trente ans, cette augmentation démographique soudaine constitua d'abord une espèce de choc vitaminique, pour les peuples en léthargie et victimes de la faim chronique, dont l'unique fonction active était la reproduction irresponsable.

Toutefois, cet effet est passé. Nous voyons maintenant une autre chose: les cités, grandies brusquement avec l'exode rural, se sont transformées en entassements tragiques et se sont entourées de ceintures de misère où, sans tirer aucun avantage de leur transplantation, les paysans ont continué à mener une vie qui ressemble, et peut-être en pire, à celle qu'ils ont supportée pendant des siècles, dans des conditions féodales. Il n'y avait pas assez d'écoles, d'hôpitaux, de maisons, de médecins, ni de cimenteries, pour faire face à cet accroissement soudain. Il n'y avait pas non plus assez d'emplois car les nouvelles industries préféreraient un autre type de travailleur mieux préparé à comprendre et utiliser les éléments d'une culture mécanique nouvelle. Tandis que le travail diminuait dans les campagnes par suite de l'automatisation partielle, la ville n'offrait que le travail noir, la prostitution, des activités envahies par la pègre, la misère. Il y a des savants qui, portés comme le dit Josué de Castro, ancien Président du Conseil de la FAO, et brillant auteur de la géopolitique de la faim, par la passion de la vérité, ont soutenu que "la faim même constituera le moteur fondamental d'une révolution sociale capable d'écarter progressivement le monde de l'abîme qui menace de dévorer notre civilisation avec une voracité bien plus grande que celle avec laquelle les océans menacent de dévorer nos sols", "C'est pourquoi - ajoute-t-il - nous sommes optimistes...". Pour ceux qui ne veulent pas assister à un spectacle répugnant, capable de laisser l'humanité blessée à jamais, ce n'est pas là une perspective moralement admissible. Cette subversion provoquée par la faim, catalyseur efficace, révoltant nécessaire, est probablement une espérance légitime pour les révolutionnaires qui jugent moralement condamnable la limitation de la fécondité. En tout état de cause, ceux qui parlent de génocide à propos d'enfants qui ne sont pas nés encore, ni même conçus, devraient envisager la promotion de la révolution par la faim planétaire avec une plus forte dose de scrupules.

Il est certain également que la limitation de la fécondité est au moins aussi difficile que l'idée de faire appel à une organisation formidable, sans précédent sur notre planète, inconnue jusqu'ici, qui produise subitement tous les aliments nécessaires pour réduire non seulement la faim chronique des deux tiers de l'humanité, mais aussi pour les famines qui pourront se produire avec le redoublement ou le triplement de la population mondiale, en un temps très bref. Dans ce domaine, comme il arrive depuis l'origine du monde pour tout ce qui touche aux récoltes, il n'y a rien de certain. Ce qu'il y a eu, ce sont de formidables illusions suivies de déceptions impitoyables. Depuis quelques années, nous croyions que le problème de nourrir la population actuelle du monde et de faire face à son accroissement était déjà résolu parce que, dans certains cas, on avait obtenu des rendements remarquables avec les nouvelles qualités de riz ou de maïs. Dès la mois de mai de cette année, votre Directeur général, M. Boerma, prenant la parole à Miami a versé un peu de sobriété dans les espérances étourdies de ceux qui cherchent la solution de nos gigantesques casse-tête planétaires dans des formules magiques, une nouvelle drogue miraculeuse, un produit anti-conceptionnel parfait, une protéine invraisemblable qui ne coûte rien. Non. Nous n'avons rien résolu encore. Il y a matière à un prudent - un très prudent - optimisme partiel, principalement dans les domaines liés à l'action technologique. Mais, pour produire tous les aliments dont a besoin l'omnivore espèce, pour la libérer de la faim et aussi lui fournir les calories qui lui manquent, bien plus pour lui permettre un accroissement continu et sans limite, il faut un changement par trop radical des conditions économiques, sociales, politiques et culturelles de la partie la plus pauvre de l'humanité, celle précisément qui s'accroît de façon ahurissante. En 1900, la population des régions peu développées représentait 67 pour cent de la population totale; en 1960, le pourcentage atteignait déjà 70. En l'an 2000, ces régions porteront 80 pour cent de la population du monde. Eh oui! Peut-être dans l'histoire de la planète n'y a-t-il jamais eu majorité aussi misérable et impuissante, ni minorité aussi riche, que celles de notre temps, et aussi réduites. Mais il y a plus: en dehors des nombres, qui sont accablants, comme mesure quantitative du problème, existe le conflit entre cette misère et les efforts de la technique la plus avancée et la plus perfectionnée qui devrait être mise en oeuvre pour nourrir tous les hommes. Le Dr J. George Harrar, un des experts qui connaissent bien l'agriculture sur le terrain et dans les zones sous-développées, car il a consacré, en tant que Président de la Fondation Rockefeller, de nombreuses années de sa vie à essayer de l'améliorer, déclare dans son livre "Strategy toward conquest of hunger": "On a fréquemment affirmé que la réponse aux problèmes alimentaires est l'application rapide et universelle des méthodes scientifiques à la production agricole. En principe, ce point de vue est valable. Dans la pratique, il ne vaut rien. Le fait est que si, grâce à une série de miracles, tout ce qu'on sait aujourd'hui en matière de technologie agricole pouvait être appliqué de façon universelle et économique aux sociétés agraires, on pourrait espérer que les disponibilités alimentaires du monde doublent ou triplent rapidement. Malheureusement, on ne peut espérer aucune progression rapide vers cette utopie. Et cela, non par manque d'informations scientifiques, mais parce que les savants ne peuvent travailler indépendamment des autres secteurs de la société ... Les décisions sur le papier qui intéressent les sciences et l'ampleur de leur participation aux programmes publics nationaux sont prises habituellement - et doivent être prises d'ordinaire - par des non-scientifiques dotés de pouvoirs et d'influence. En dernière analyse, la bonne application de la science à la production de denrées alimentaires dépend généralement des liaisons entre les techniciens, les dirigeants nationaux et locaux et le public, et surtout de la compréhension et de l'acceptation de l'homme qui travaille le sol. Toutes les interventions de la science moderne et de la technologie, si elles ne sont pas basées sur la compréhension qui aboutit à l'acceptation, à l'application et à la continuité ne feront pas avancer la production". Même après les grands succès obtenus par la Fondation au Mexique, en Inde et aux Philippines avec les céréales, le Dr Harrar n'a pas changé d'avis. Et cela aussi, c'était, quoiqu'en d'autres termes, ce que devaient penser Lénine et les dirigeants communistes qui ont entrepris de sensationnelles révolutions agricoles. L'homme

qui laboure le sol - et il le laboure depuis la préhistoire d'identique façon - opposera avec ou sans l'appui des politiciens, une dure résistance à tout ce qui tente de bouleverser sa routine. Or, si on ne la rompt pas, il n'y aura pas d'avances technologiques.

D'autre part, il y a interdépendance entre le problème planétaire de la population et de la nourriture et celui de la dévastation progressive des ressources naturelles et de la pollution des eaux et de l'air par les déchets de l'industrie ou par le simple entassement des grandes villes. Tous sont des sous-produits de la rapidité de l'accroissement démographique, et ils préoccupent au même titre les pays des zones pauvres qui ont un taux de fertilité élevé et ceux des régions industrialisées et riches où se produisent les phénomènes d'accumulation et de pollution les plus menaçants pour l'équilibre physique et où apparaissent déjà des symptômes alarmants de déséquilibre psychologique, principalement parmi les habitants des Mégalo-polis. Donc, on peut dire, sans grand risque de contradiction, que la forme connue d'urbanisation, produit d'un entassement qui n'est ni planifié ni prévu, aboutit à un formidable désastre et que les grandes villes sont un fiasco. Elles étaient le plus haut sommet de notre civilisation et se transforment rapidement en sa grande honte. C'est simple: elles ne fonctionnent pas. Les résultats sont également néfastes dans les zones de plus grande richesse et de technique plus perfectionnée de la côte orientale des Etats-Unis et dans les plus antiques cités d'Asie qui ont poussé comme le cancer, sans objet ni raison apparente, à mesure que se réfugiaient dans leurs murs les paysans sans emploi.

Et pourtant, la ville avait et continue d'avoir beaucoup de sens, elle obéit à un dessein intelligent, et elle représenta, jusqu'à naguère, une des plus aimables manières de vivre. Ce qui fait faillite, sans aucun doute, ce n'est pas la cité, mais la subite transformation de l'émigration rurale lente et traditionnelle en une fuite hurlante, un exode avec toutes les douleurs et les désordres des déplacements historiques précipités par la guerre, la peste, et la faim. Ce qui se produit actuellement avec les villes n'a été ni prévu, ni organisé, et n'obéit à aucun plan. Et l'humanité, si elle continue de s'accroître au rythme présent ou même si elle se maintient au chiffre actuel, réussira peut-être à s'alimenter, mais elle créera les plus effrayants conflits de transition avec certains de ses mouvements instinctifs. Tout nous fait donc prévoir, non pas moins, mais plus d'organisation, non pas plus mais moins de liberté d'action individuelle, non pas une plus grande initiative privée mais une moindre. Nous allons fatalement, sous l'effet de la pression démographique, vers des régimes plus socialisés et planétaires dans lesquels beaucoup des fantaisies et ridicules caprices de la société de consommation seront éliminés. En effet, il ne sera plus possible de continuer à stimuler et à solliciter l'appétit du non indispensable, la séduction de l'inutile, la passion du superflu, avant d'avoir satisfait aux nécessités absolues du rationnement pour la survie et pas seulement - c'est clair - dans le domaine de l'alimentation. La vie va être, à de nombreux égards, moins suave pour les minorités, notamment l'élite mondiale, l'"establishment", qui dirige les sociétés riches et industrialisées mais peut-être deviendra-t-elle moins cruelle et même plus complète et juste pour l'immense majorité.

Il est clair que la transformation sera - elle doit l'être - graduelle et, comme elle dépend essentiellement du travail de persuasion que l'on pourra faire pour modifier les habitudes les plus enracinées de l'espèce, lente. Les esprits radicaux ne voient que des choix terribles et immédiats; les modérés pensent qu'il est possible de s'approcher de cette société plus complexe par des chemins divers sans qu'il soit nécessaire de livrer une bataille décisive sur chaque voie; c'est dire qu'il est possible, en commençant dès aujourd'hui, de limiter progressivement la fécondité, étant donné que la défense instinctive contre l'extinction de l'espèce n'est plus nécessaire et que la moitié de chaque génération ne meurt plus comme jadis, prématurément. Il est possible de produire plus de denrées alimentaires

et de les distribuer mieux, au moyen de systèmes économiques de gouvernement international qui les fasse parvenir aux peuples les plus pauvres pour lutter contre la présente dénutrition et prévenir les famines. Il ne sera pas, non plus, impossible de transformer, grâce à des processus éducatifs à long terme, les habitudes mêmes de nutrition. On pourra éviter le gaspillage et la corruption du milieu humain que la superindustrialisation provoque de toute part. On pourra, toujours en les convainquant de son inutilité barbare, empêcher les nations de continuer à se ruiner pour créer une menace nucléaire qui détruirait, si elle se réalisait, toute trace de vie humaine dans des régions entières et polluerait peut-être de façon irréparable le reste de la terre. Autrement dit, il faut espérer qu'il existe encore une vie intelligente sur la planète. Sans aucun doute, les deux grands systèmes politiques, les dogmes qui se disputent l'hégémonie mondiale, n'ont obtenu aucun résultat sérieux dans la solution de ces problèmes, ce qui prouve qu'ils ne sont pas faciles. Toutefois, c'est sûr, leurs contradictions mêmes font surgir de nouvelles formes politiques dans le domaine international, et principalement économique, qui peuvent constituer la synthèse du processus dialectique dans laquelle nous trouverons les meilleurs instruments pour affronter des problèmes prodigieusement embrouillés.

En effet, dans ce monde chaotique que nous avons créé, par agrégation, par accumulation, par agglomération, il faudra bien que surgisse une forme d'organisation capable de le sauver. La survie de l'homme doit avoir lieu évidemment sur la terre. Nous refusons presque avec indignation, et en tout cas, avec bonne humeur, d'admettre l'hypothèse de l'émigration sélective vers d'autres lieux habitables de l'univers, qui fut lancée par l'un des créateurs de l'exploration de l'espace, précisément au moment où les premiers hommes sont arrivés sur la lune, comme la certitude rassurante que l'humanité ne périra pas.

Toutefois, il surgit alors un obstacle imprévu: nous avons déjà vu qu'il faudra, pour dominer le chaos, une plus grande complexité de l'organisation qui, par chance, posséderait déjà, comme nous l'avons constaté récemment, assez d'instruments technologiques pour être efficace. Cette organisation et la quantité des problèmes planétaires exigent une direction intellectuelle et une vigueur morale très puissantes, et la nouvelle génération, que l'on croyait bien préparée à cette tâche, ne semble guère désireuse de l'assumer. Ce que déteste la nouvelle génération c'est précisément la complexité, l'organisation, la technologie et l'ordre qui seraient indispensables à cette heure. Elle est hédoniste, légère et capricieuse, et donc vaillamment rebelle, dans sa désobéissance passive; elle est en outre consciemment anarchiste. Elle a d'autres vertus mais sa superficialité paraît irrémédiable. Elle déteste tous les types de sociétés existants ou possibles, ce qui ne serait pas une mauvaise préparation pour accepter les formes imprévisibles du futur, mais ce qu'elle abomine en réalité c'est toute espèce de contrainte, d'où qu'elle vienne. Une génération ainsi faite, telle qu'elle se montre du moins dans sa partie la plus active, saurait-elle prendre en charge la situation actuelle qui n'a pas une seule issue facile?

L'organisation que nous supposons probable devra être internationale et dans ses grandes lignes elle est déjà créée, bien que soigneusement privée de tout pouvoir effectif, du fait que les grandes nations refusent d'abandonner la moindre parcelle de souveraineté. Les puissances mondiales comprendront de mieux en mieux leur incapacité de résoudre ce type de problème, quand ce ne serait que par la méfiance qu'elles suscitent. Bientôt, elles suivront l'exemple des riches des sociétés nationales, en n'acceptant d'offrir, au lieu d'aumônes et de conseils paternalistes, une part proportionnelle de leurs revenus équivalant à un impôt général affecté au développement du monde. Elles accepteront aussi que dans les organisations internationales leurs meilleurs hommes travaillent au profit des zones les plus en retard, sans contrepartie sous forme de subordination politique ou économique. L'organisation internationale n'a pas d'autre alternative que de se dissoudre, parce que

s'avère impossible la prédominance systématique d'une minorité des pays développés sur l'écrasante majorité de peuples pauvres, ou d'acquérir le pouvoir, qui aujourd'hui repose dans très peu de mains et dont on ne fait pas le meilleur usage possible. De leur point de vue, la grande erreur des puissances victorieuses de la deuxième guerre mondiale fut de créer une machine de type démocratique accessible à tous les pays du monde, en prétendant y empêcher la naissance du plus ancien des pouvoirs, celui du nombre, celui des majorités, celui des aspirations impossibles à contenir. Presque toutes les révolutions de l'histoire ont commencé par une concession de ce genre, qui est d'ordinaire irrévocable.

Qui sait d'ailleurs si je ne parle pas en cette heure même devant l'institution appelée à réglementer l'alimentation du monde futur, c'est-à-dire une des plus puissantes, chargée de résoudre grâce à la technique le plus antique problème de l'homme, depuis ses premiers pas hésitants à la poursuite des protéines animales?

Moi, bien sûr, je n'en aurai pas la confirmation. J'espère avec optimisme que ce processus, qu'il me paraît difficile d'interrompre dans l'évolution de notre espèce qui, comme le dit Teilhard de Chardin, se différencie des autres parce qu'elle sait qu'elle sait, ne sera pas coupé net par une tragédie nucléaire qui rendrait inutile toute dissertation sur le nombre optimal d'habitants de la terre et la capacité de l'agriculture à les sustenter.